

## PHOTO DE FAMILLE

J'ai beaucoup d'admiration pour les personnes qui arrivent à conserver et trier des photos d'archives de leurs familles sur plusieurs générations. Trônant à une place de choix dans les bibliothèques familiales et ressorti pour les fêtes ou à l'occasion de nouvelles amitiés l'épais grimoire semble être un incontournable des moments de rassemblement. L'hôte·sse devant ses invité·e·s tourne délicatement les lourdes pages plastifiées, les yeux embués de remettre à jour des souvenirs parfois presque oubliés ; regarder, expliquer aux autres, c'est un peu réécrire l'histoire, ou du moins se réapproprier celle que l'on croit être la notre. J'imagine la fierté ressentie au moment de me désigner du bout du doigt sur une photographie ce jeune homme souriant qui fut l'arrière-grand-père, l'uniforme tâché de boue, à l'ombre d'une tranchée ; on me raconterai alors ce moment comme si on y avait participé, une tradition qui se transmet entre chacun·e des membres de la famille depuis ce moment-là et qui fait office de liant, presque de mythe fondateur.

Moi aussi je me suis demandé qu'elles auraient pu être les photos présentes dans mon album d'archive familiale, on y verrait mon père encore adolescent attablé avec son père en train de déguster un repas énorme, il y aurait pleins de petites assiettes remplies d'une nourriture que je ne connais pas et dont on me dirais le nom avec le ton de l'évidence et de l'étonnement comme si en ne partageant pas cette connaissance j'étais amputé d'une partie de l'histoire familiale – au dos on lirait *Algérie, 1959* Je rougis.

Peut-être qu'on trouverait à la page suivante une photo de la famille paternelle réunie (dont un·e membre manque toujours parce que c'est celui·celle qui prends la photo) venant d'atterrir à l'aéroport de Paris-Orly, ici aussi, il y aurait des visages sur lesquels je ne saurais mettre de nom et je serais encore confronté à ce regard surpris qui accompagne chacun des mes aveux. *Pourtant, tu devrais savoir* ; au vu du nombre de valises, on en déduirait que c'était le jour du

déménagement, tous · tes affichent de grands sourires, il · elle · s ont l'air heureux · euses. Puis ellipse temporelle – une photo de moi bébé nu dans la baignoire de l'appartement de banlieue parisienne que mon père et ma mère louaient au moment de ma naissance, je n'ai aucun souvenir de cet endroit et je continue seulement de dire que je suis née en banlieue parisienne ou à Paris, omettant de parler de Saint-Germain-en-Laye depuis que l'on m'a appris que c'était une ville très bourgeoise ; une autre, assis à côté de ma sœur sur la plage de galets de Nice. Je me rappelais plus qu'on allait ici en vacances ma mère me dirait même que quelques membres de notre famille vécurent là bas, qu'il y avait une enseigne à notre nom dans la ville.

Ces photos, je me sens incapable de les imaginer autrement que toutes celles que j'ai vues, je remplace les visages des proches de mes ami · e · s par ceux des miens et je ne crois pas que cela ait une grande différence ; si j'en avais été le photographe, je les aurais pris de cette manière. Il ne s'agit pas là d'un défaut d'inventivité, ou quoi ce soit qui s'apparente à de la fainéantise, on a juste appris à regarder le monde d'une certaine manière, on a même appris à le regarder avant de comprendre qu'on aimait ou pas ses proches, on apprend à les voir avant de les regarder.

Bien sûr, il existe des traditions différentes de la photo de famille selon les pays, j'aime particulièrement celle qui met en évidence le sujet sur un fond neutre, j'en ai vu beaucoup aux États-Unis : encore plus que les autres, par la préparation qu'elle demande par le déplacement aussi elle restitue cette atmosphère de moment privilégié, hors du temps, comme si les sourires affichés ne pouvait être qu'immortels, ineffaçables et que si un jour il y avait peine il suffirait d'y revenir pour se rappeler qu'il y a toujours du bonheur et de l'amour. Il y a les photos d'anniversaire aussi, et les vœux promis jamais réalisés : on apprend à habiter avec ces petits deuils ; ou alors comme dans de nombreux films le cadre de photographie est rabattu après une déception et on le redresse quand on est réconcilié avec la personne, ou avec le souvenir qu'on en a. Plus fort de sens encore, la photo est déchirée et le morceau à supprimer est jeté hâtivement

dans la poubelle de l'appartement : au moment de la conclusion, le personnage accourt vers ses poubelles forcément remplies depuis ce moment et retrouve en mettant un désordre monumental la partie manquante, la réhabilitant à l'aide d'un morceau de scotch : les images peuvent être réparées bien qu'il reste des taches.

Ça m'amuse de penser que le thème de la photo complète est une thématique forte des militant·e·s de LA MANIF POUR TOUS, pour eux·elles tout ce qui ne ressemble pas à la famille qu'il utilise comme emblème de leur drapeau est dysfonctionnelle.

On peut se dire que c'est justement le défaut d'originalité qui fait de la tradition de la photographie de famille une tradition hautement politique, trônant sur le mur dans un cadre acheté à prix d'or, héritière ou issue de la même catégorie que l'arbre généalogique, elle montre tout en splendeur cette fierté d'avoir réussi à réunir pendant un éphémère moment tous les membres d'une même famille. L'hôte·esse la désignera du bout du doigt à l'invité·e en s'exclamant *Regardez comme elle est belle ma famille*. J'imagine que tous les gens de LA MANIF POUR TOUS ont ce genre de cadre dans leurs cuisines ou au salon et que bientôt, ou peut-être que certain·e·s l'ont déjà fait, il·elle·s défileront dans les rues avec ces photos comme pancarte : elles deviendraient revendication. Dans une rue adjacente, on entendrait le tonnerre d'une contre-manifestation dont les participant·e·s brandiraient des photos cornées, déchirées, tachées pour montrer que cette complétude n'est qu'une construction et qu'on peut vivre avec ces trous, pour autant qu'on puisse encore les appeler comme ça.